

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 35

Artikel: Les congrès de la paix : Garibaldi sur les rives du Léman
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les Congrès de la paix.

Garibaldi sur les rives du Léman.

C'est en 1847 que fut fondée à Londres, sous la dénomination de *Société des amis de la paix*, une association des hommes les plus éminents de la Grande-Bretagne, qui organisa des réunions internationales dans le but de propager le principe de la paix universelle.

Les congrès de la paix furent tenus à Londres, en 1847, à Bruxelles, en 1848, à Paris, en 1849, à Francfort, en 1850, et à Londres, en 1851.

Parmi ces congrès, le plus important fut celui de Paris. De toutes les parties du monde civilisé on s'était d'avance préparé pour s'y rendre. Il fut ouvert le 22 août, sous la présidence de Victor Hugo, qui prononça ce discours souvent interrompu par des applaudissements :

Un jour viendra où vous, France, vous, Russie, vous, Italie, vous, Angleterre, vous, Allemagne, vous, toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces se sont fondues dans la France.

Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées.

Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le Parlement est à l'Angleterre, ce que la Diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France.

Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être.

Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné l'humanité et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

C'est avec l'âme pleine de tristesse qu'on relit aujourd'hui ces éloquents paroles, quand on pense que depuis

qu'elles ont été prononcées, des flots de sang ont été répandus en Crimée, en Italie, en Amérique, au Mexique, en Pologne, dans le Danemark, à Sadowa, à Mentana, à Gravelotte, Bazeille, Sedan, etc., et que la fièvre des inventions meurtrières a gagné ceux qui ont entre leurs mains les destinées des nations.

En 1867, le congrès de la paix eut lieu à Genève ; il fut très tumultueux, et la présence de Garibaldi vint lui ajouter une signification qui n'était certes pas purement pacifique. On a appelé ce congrès le *congrès de la Révolution*, et ce n'est point sans raison, car le grand tort des orateurs fut de présenter leurs idées sous une forme passionnée et hostile, de nature à blesser plusieurs gouvernements existants et à entraver par conséquent le développement de la ligue de la paix dans certains pays.

Voici un petit échantillon de la première séance :

De nombreux orateurs se succèdent à la tribune. Un délégué bâlois veut la paix par des moyens moraux et légaux ; pour cela il faut commencer par instruire le peuple. La forme de gouvernement l'inquiète peu. Un peuple, dit-il, a le gouvernement qu'il mérite. Les cris, *A bas ! à bas !* se font entendre, surtout par un groupe de claqueurs, venus tout exprès pour interrompre les orateurs qui ne leur plaisent pas. Un ouvrier lit une longue adresse des ouvriers du congrès de Lausanne qui venait d'avoir lieu dans cette ville, s'attaquant directement au capital.

Garibaldi demande l'abolition de la papauté et du sacerdoce, remplacée par celui de l'intelligence et de la vérité. Il veut la religion du Dieu de la vérité. Dans cet instant, une voix se fait entendre et prononce ces paroles blasphémiques : *Il n'y a point de Dieu*. Garibaldi ajoute : « Je veux la religion de la raison. »

La troisième séance ne le céda en rien à la première. « La révolution de 1848 invoqua la protection de Dieu. Cette invocation a été fatale à la république, » dit le baron de Pounat. Cris énergiques : *A bas ! à l'ordre ! à la porte !* L'orateur est sommé de rentrer dans la question : « Il y a deux morales, paraît-il, la morale

païenne, c'est la nôtre ; et la morale chrétienne. Jésus-Christ a dit au monde : « Je vous apporte la guerre. » Violentes interruptions.

Ces débats allèrent au point qu'un millier de citoyens genevois de toutes les opinions, réunis dans la grande salle du Stand de la Coulouvrenière, prirent à l'unanimité, la résolution suivante :

Considérant la confusion d'idées et le caractère peu pratique du Congrès, cette assemblée exprime le désir que, dans l'intérêt de la paix, il ne soit pris aucune détermination dans le Congrès.

A l'occasion du Congrès de Genève, rappelons en quelques mots les ovations faites à Garibaldi, à son arrivée sur les bords du Léman.

Le général arriva à Genève le dimanche 8 septembre. Environ 150 personnes allèrent à sa rencontre jusqu'à Ville-neuve, où un repas de 100 couverts avait été préparé. Une députation du Congrès alla le chercher à 2 heures à l'hôtel Byron ou il était descendu, en arrivant par le train de Sion.

Le costume du général était : chemise rouge, pantalon bleu clair, feutre gris, *poncho* américain rayé de noir sur les épaules. Dans sa poche droite, une grosse montre en argent, retenue par une chaîne d'acier.

Bien que l'heure de son passage ne fût pas exactement connue, les gares étaient presque partout encombrées de monde. A Lausanne, plus de 1500 personnes, pendant les 15 minutes d'arrêt, purent le saluer de leurs acclamations ; à Morges, il y eut chants et discours, et le vin fut offert au général qui trempa ses lèvres dans la coupe et répondit en quelques mots à celui qui avait porté la parole au nom de tous. A St-Prex, acclamations. A Allaman, discours et réponse. A Bursinel, plusieurs équipages et de riches toilettes annonçaient qu'on était venu de loin. A Céligny, des enfants se faisaient porter pour pouvoir toucher la main de Garibaldi, et des bouquets lui étaient présentés.

Tandis que l'illustre voyageur achevait, de Lausanne à Genève, sa course triomphale, la population genevoise tout entière s'appropriait à lui faire une récep-

tion dont jamais personne n'avait été honoré par elle jusqu'à ce jour.

Un cortège comptant au moins cinq ou six mille personnes, se rendit à 5 heures et demie devant la gare, où une mer mouvante de têtes s'agitait déjà sur la plate-forme, les escaliers, les rampes de la gare et remplissait les extrémités de toutes les rues qui y aboutissent. La foule était telle que le cortège ne put se faire une place pour se développer; la plus grande partie dut faire halte, la colonne se prolongeant encore jusque dans la rue de Cornavin.

Lorsque le train, annoncé par des salves d'artillerie, fit son entrée en gare, le spectacle de cette foule immense était véritablement au-dessus de toute description. Elle s'anima d'un mouvement unanime et spontané sous les drapeaux de toutes nations, genevois, suisses, italiens, hongrois, grecs, anglais, américains, qui flottaient aux fenêtres.

Bientôt après, le général monta dans une voiture à quatre chevaux. Le trajet, jusqu'à la maison du quai du Mont-Blanc, où l'administration de la Banque suisse lui avait fait préparer un logement, fut une ovation non interrompue. La foule se précipita à la suite de la voiture avec un élan si irrésistible que le cortège qui l'avait attendu fut coupé. Les rangs pressés de citoyens mêlés de femmes et d'enfants étaient plutôt entraînés, soulevés, portés les uns par les autres, qu'ils ne descendaient la rue.

Après l'entrée du général dans la maison, la porte fut vivement refermée pour mettre l'escalier à l'abri d'un véritable assaut. Un peu après il parut au balcon, salué par des acclamations et des vivats qui paraissaient ne pas vouloir prendre fin.

M. Fazy, montrant au général le spectacle de ce peuple encombrant les quais, dans le cadre splendide du port de Genève et des Alpes, lui dit :

Vous voyez ce peuple, général, vous entendez ses acclamations; je n'ai pas besoin de paroles pour vous expliquer quels sont ses sentiments; son cœur bat à l'unisson du vôtre; car ce peuple, comme vous, est dévoué à la liberté et à la démocratie.

M. Wessel a ajouté :

Général, je vous présente à mon tour, au nom du peuple genevois, mes salutations, non comme homme politique, mais comme simple ouvrier! Le fait que nous nous trouvons deux, comme vous le voyez, pour lui servir d'interprètes, prouve que ce peuple est bien tout entier d'accord en ce moment; il vous salue comme l'homme de la liberté et de la démocratie; il vous acclame aussi comme homme courageux, car il faut du courage au service de cette cause.

Le général répondit par un discours, trop long à reproduire ici.

Une nouvelle réunion du Congrès eut lieu à Lausanne en 1869. Elle eut peu

de succès. Un discours de Quinet, discours éloquent, mais restant dans des généralités un peu vagues, en fut le seul fait saillant.

Le congrès tenu aussi à Lausanne en 1871 eut une tout autre importance par la présence d'hommes remarquables, l'étendue de la discussion, le programme finalement voté. Convoqué par Gœgg, il fut présidé par M. Eytel, et M. Lemonnier y lut, au nom de la commission, un rapport excessivement remarquable.

La discussion, sauf quelques écarts, fut généralement calme et approfondie. Malheureusement, la présence de plusieurs membres de la Commune de Paris, exaspérés par des événements récents, fut une cause de troubles assez graves. C'est là que le fameux cordonnier Gaillard, père, fut réduit au silence par de violentes interruptions; que Mme André Léo se vit interdire la parole, que Mme Del'homme fut expulsée de la salle. Deux députés allemands, MM. Simon de Trèves et Sonnemann, obtinrent un véritable succès, par les résolutions libérales et pratiques qu'ils proposèrent.

Le 15 septembre 1871, le Congrès de Lausanne fut ouvert, à 2 heures de l'après-midi, dans la salle de l'ancien Casino, gracieusement décorée pour la circonstance. On y comptait une trentaine de journalistes, la plupart français. Outre Victor Hugo, dont la présence donnait à cette réunion une importance toute particulière, on y remarquait M. Paul Meurice, du *Rappel*; le directeur de la *Gazette de Francfort*; M. Jules Ferry, alors nouveau député de Paris; M. A. Gœgg, ancien membre du gouvernement insurrectionnel de Bade, en 1849, socialiste ardent, et M^{me} Gœgg, d'origine genevoise.

L'entrée de Victor Hugo, accompagné de M. Eytel, président du comité, fut saluée par de vives acclamations.

M. Eytel termina son discours d'ouverture en ces termes :

Salut à vous, mes frères, dans cette œuvre de paix et d'harmonie! Salut à vous, au nom des citoyens de cette fédération, dont la principale force consiste en ce que les différents peuples qui la composent se sont interdits de trancher leurs différends par le canon et le sabre.

Soyez les bienvenus, vous tous qui avez répondu à l'appel! Soyez bienvenu, M. Victor Hugo, illustre penseur qui semez dans la conscience des peuples tant de bons principes, et dans les cœurs tant de généreuses sympathies; je vous remercie de votre noble concours.

Voici la réponse du grand poète :

Je suis vivement touché de l'accueil que vous me faites, mon émotion profonde est tout ce que je puis vous donner en retour. Citoyens, vous avez raison de choisir pour

vos réunions ce noble pays des Alpes, parce que c'est un pays sublime, parce que c'est un pays libre! C'est en effet au sein de cette nature grandiose que l'humanité doit faire ses grandes déclarations et entr'autres celle-ci : *Plus de guerre!*

Nous tous qui sommes ici, que voulons-nous? *La paix!* Nous la voulons ardemment, absolument, entre homme et homme, entre peuple et peuple, entre race et race, entre Abel et Cain! Nous voulons l'immense apaisement des haines (*applaudissements*). Mais la voulons-nous à tout prix et sans condition cette paix? Non! Nous ne voulons pas la paix sous le despotisme, sous le bâton ou sous le sceptre! La première condition de la paix c'est la délivrance. Pour arriver à cette délivrance, il faudra une révolution suprême, une guerre terrible, mais qui sera la dernière.

Alors, tout sera accompli. La paix sera éternelle, parce qu'elle régnera partout. Plus d'armées alors, plus de rois! Nous voulons encore que le peuple travaille, laboure, pense librement. Nous voulons qu'à l'avenir il y ait des écoles faisant des citoyens et non des princes faisant des mitrailleuses. Nous voulons des Etats-Unis d'Europe, une grande fédération continentale. La liberté sera notre but, la paix le résultat. (*Vifs applaudissements*).

Nous ne pouvons terminer ce résumé sans faire part à nos lecteurs de ce curieux *Message* adressé au Congrès de Lausanne, par M. Gagne, avocat, à Paris :

LA RÉSURRECTION DU MONDE.

Monsieur,

Dans ce message, qui résume mes études de trente ans, je demande :

- 1° Le peuple universel;
 - 2° la république universelle;
 - 3° l'archimonaque président;
 - 4° la création d'un congrès universel;
 - 5° la création du journal *l'Unité des Etats-Unis du monde*;
 - 6° la création de la langue universelle appelée : *Monopanglotte*;
 - 7° la création de la banque universelle du monde économique;
 - 8° la suppression de tous les corps législatifs;
 - 9° des comices populaires où le peuple fait toutes les lois et plébiscites;
 - 10° la proclamation à son de trompe, de la *Gunécratie* ou puissance de la femme égale à l'homme pour tous les droits civils et politiques;
 - 11° la proclamation de l'archipontife représentant l'unité de toutes les religions;
 - 12° l'établissement de banquets fraternels.
- J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très respectueux serviteur.

Paris, 10 septembre 1869.

GAGNE, avocat.

Nous avons pensé qu'à l'occasion du Congrès de la paix, tenu cette semaine à Berne, sous la présidence de l'honorable conseiller fédéral L. Ruchonnet, dont tout le monde a lu le magnifique discours d'ouverture, on accueillerait avec intérêt quelques détails sur les divers Congrès de la paix, dès l'origine